

Sociétés secrètes et germination du futur : l'action historique du progrès dans *Le Compagnon du Tour de France* et *La Comtesse de Rudolstadt* de George Sand

Guillaume MILET
Université Lumière Lyon 2

Heureusement que je n'ai plus à chercher mes idées, elles sont éclaircies dans mon cerveau, je n'ai plus à combattre mes doutes, ils se sont dissipés comme de vains nuages devant la lumière de la conviction. Je n'ai plus à interroger mes sentiments, ils parlent chaudement au fond de mes entrailles et imposent silence à toute hésitation, à tout amour-propre littéraire, à toute crainte du ridicule¹.

L'emphase de ces lignes adressées à son ami Charles Duvernet en décembre 1841 exprime avec quel enthousiasme George Sand a accueilli la philosophie de Pierre Leroux, qui a publié son ouvrage majeur, *De l'Humanité*², l'année précédente. La lecture du philosophe a été une véritable régénération pour la romancière, tant du point de vue de ses idées que de ses romans, dont les thèmes et la leçon se sont longtemps trouvés inflexibles. Dans cet article, je résumerai dans ses plus grandes lignes la philosophie de l'Histoire que George Sand découvre chez Pierre Leroux, avant de montrer de quelle manière elle se l'approprie et la traduit de façon originale dans deux romans, *Le Compagnon du Tour de France* (1840) et *La Comtesse de Rudolstadt* (1843-1844).

La vision de l'Histoire de Pierre Leroux

Au début des années 1830, Pierre Leroux met au point la doctrine de la perfectibilité³ qu'il présentera plus tard comme « la base et la fondation⁴ » de toute sa philosophie. Il s'agit d'abord de réfuter le schéma d'alternance

1. George Sand, *Correspondance*, éd. Georges Lubin, Paris, Garnier, t. V, 1969, p. 535-536.

2. Pierre Leroux, *De l'Humanité, de son principe, et de son avenir ; où se trouve exposée la vraie définition de la religion, et où l'on exprime le sens, la suite et l'enchaînement du mosaïsme et du christianisme*, Paris, Perrotin, 2 vol., 1840.

3. Ce n'est qu'en 1851 que Pierre Leroux réunit dans un ouvrage intitulé *De la doctrine de la perfectibilité* trois articles publiés dans la *Revue encyclopédique* : « De la loi de continuité qui unit le dix-huitième siècle au dix-septième » (mars 1833), « De la doctrine du progrès continu » (août 1834), « Des rapports du christianisme avec la doctrine philosophique du progrès » (janvier 1835) ; Pierre Leroux, *Œuvres de Pierre Leroux (1825-1850). Tome second : De la doctrine de la perfectibilité*, Paris, Nétré, 1851.

4. *Ibid.*, p. 3.

historique saint-simonien, qui fait se succéder dans l'Histoire des périodes critiques, de destruction des formes anciennes, et des périodes organiques, de création des formes nouvelles. À cette vision morcelée du temps, contraire à l'idée alors dominante d'un progrès continu, il oppose une « loi de succession⁵ » qui invite à reconnaître, sous les phénomènes de destruction, la vie qui organise une phase suivante. Ainsi, les époques critiques sont organiques en germe : destruction et création entraînent conjointement l'humanité dans un progrès continu. L'Histoire a pour lui l'image d'une chaîne dont chaque maillon est successivement effet et cause⁶. Ce schéma s'applique non seulement au passé – il est possible d'identifier des idées qui ont valeur de cause des faits qui se sont produits – mais aussi à l'avenir : les idées de l'époque présente sont la cause des faits qui se produiront plus tard, dans le futur. Pierre Leroux, en somme, reprend Leibniz dont il rappelle qu'il écrivait : « le présent, engendré du passé, est gros de l'avenir⁷ ». Sa conception de l'Histoire est fondamentalement idéaliste : l'Histoire s'accomplit par la naissance, au sein de l'humanité, d'idées qui s'incarnent et se réalisent ; c'est l'invisible qui se manifeste. D'où la possibilité d'énoncer la doctrine de la perfectibilité sous la forme d'une loi – « un Fait, qui engendre une Idée, laquelle, avec le Fait antérieur, produit un nouveau Fait » –, elle-même réductible en une formule : « Réalité, Idéal, Progrès⁸ ».

Le progrès de l'humanité, selon Pierre Leroux, est voulu par Dieu qui se communique à elle dans une révélation continue et successive. Le philosophe démontre que les religions antérieures et les philosophies positives plus récentes partagent pour fondement une « certaine loi suprême, formant le dessein de Dieu sur l'humanité⁹ ». Cette loi se résume dans l'idée d'Égalité, dont découlent les idées de Liberté et de Fraternité. Ces deux idées secondaires ont d'abord occulté celle d'Égalité. C'est pourquoi les religions n'ont été jusqu'au XVIII^e siècle que des manifestations incomplètes de la vérité, et que les principes sociaux qu'elles ont fournis à l'humanité pour jalonner son progrès ont toujours débouché sur des formes d'organisation imparfaites. En affirmant que l'Histoire consiste en la révélation et en la réalisation progressive de la vérité, Pierre Leroux réinterprète fondamentalement le

5. *Ibid.*, p. 7.

6. Pour rattacher les maillons de cette chaîne entre eux, Pierre Leroux redéfinit la notion de « tradition » qu'il débarrasse de sa dimension conservatrice, voire réactionnaire : sa tradition est une « tradition en mouvement », qui peut « intégrer la nouveauté et la consacrer » (Paul Bénichou, *Le Temps des prophètes : doctrines de l'âge romantique*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 1977, p. 335-337). Dès lors, « progrès continu » et « tradition » sont pour lui synonymes.

7. *De l'Humanité*, *op. cit.*, vol. 1, p. 13. La citation de Leibniz n'est pas textuelle : « On peut même dire qu'en conséquence de ces petites perceptions, le présent est plein de l'avenir et chargé du passé, que tout est conspirant [...] et que dans la moindre des substances, des yeux aussi perçants que ceux de Dieu pourraient lire toute la suite des choses de l'univers », Gottfried Wilhelm Leibniz, *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, éd. J. Brunschwig, Paris, GF-Flammarion, 1990 [1765], p. 42.

8. *Œuvres de Pierre Leroux*, *op. cit.*, p. 169.

9. *De l'Humanité*, *op. cit.*, vol. 1, p. VII.

christianisme : le genre humain produit des idées qui tendent à le conduire à un âge d'or placé non pas dans l'Au-Delà, comme l'a enseigné le christianisme, ni derrière lui, comme l'a cru Rousseau, mais devant lui et sur terre¹⁰, comme l'ont révélé la Révolution française et la philosophie du XVIII^e siècle, expression la plus avancée de la vérité. Le philosophe considère en effet, comme bien d'autres de ses contemporains, que la Révolution constitue un seuil ouvrant pour l'humanité de nouvelles conditions d'existence : l'âge de l'égalité. Le XIX^e siècle ne verra cependant pas l'égalité régner, c'est un siècle de transition : « Nous sommes entre deux mondes : un monde d'inégalité et d'esclavage qui finit et un monde d'égalité qui commence¹¹. » L'égalité n'est encore sous la monarchie de Juillet qu'un « droit sans réalisation, une virtualité sans effet¹² » : pour la faire passer de l'état de principe à celui de fait, il est nécessaire qu'un progrès s'accomplisse dans les cœurs et dans les intelligences. Autrement dit, il faut convertir les hommes aux principes de la Révolution et à la loi du progrès continu, articles d'une foi nouvelle appelée à devenir la religion de l'avenir, nécessaire à la fondation de la cité future.

Acceptant la mission sacerdotale de l'artiste – exprimer l'essence même d'une époque, sa pensée la plus intime – George Sand diffuse dans plusieurs romans la doctrine de la perfectibilité et l'idéal d'égalité. C'est le motif de la société secrète, absent chez Leroux, qu'elle privilégie pour procéder à cette traduction romanesque.

Une théorie des sociétés secrètes : l'avant-propos du Compagnon du Tour de France

Le choix d'un tel motif ne doit pas surprendre. Conspirations et sociétés secrètes, comme le rappelle Jean-Noël Tardy dans *L'Âge des ombres*¹³, sont un thème de fiction majeur dans la littérature du début du siècle, tant dans le théâtre, *Lorenzaccio* ou *Hernani* par exemple, que dans le roman, *Le Rouge et le Noir*, *l'Histoire des Treize* de Balzac ou encore *Rome souterraine* de Charles Didier. Dans les historiographies comme dans la presse, sociétés secrètes et conspirations foisonnent également. L'opinion générale du temps veut ainsi que la franc-maçonnerie – incarnation du Bien ou du Mal, c'est selon les camps politiques – ait produit la Révolution française ; *carbonari* et jésuites

10. Sur ce point, la philosophie de Pierre Leroux demeure largement tributaire de la pensée de Saint-Simon (1760-1825), lequel écrivait : « L'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé, est devant nous [...] » (Comte Henri de Saint-Simon, *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles*, Paris, imprimerie de Lachevardière Fils, 1825, p. 15).

11. Pierre Leroux, *De l'Égalité*, Boussac, Imprimerie de Pierre Leroux, 1848 [1838], p. 260.

12. *Ibid.*, p. 31.

13. Jean-Noël Tardy, *L'Âge des ombres : complots, conspirations et sociétés secrètes au XIX^e siècle*, Paris, Les Belles lettres, 2015. Voir plus particulièrement le chapitre V, « Romantisme révolutionnaire » (p. 321-424), consacré au traitement littéraire de la conspiration.

alimentent aussi tous les fantasmes. Si ce thème est omniprésent, c'est qu'il s'agit, comme le rappelle Simone Vierne, d'un « archétype profond de l'imaginaire¹⁴ » qui sous toutes ses formes a toujours fasciné : cette force supérieure et invisible dont le dessein est de modifier l'état des choses existant, en le tirant soit vers le Bien, soit vers le Mal. Une conception nouvelle de l'Histoire a simplement conduit à ne plus attribuer cette force à un seul homme, ou à une divinité, mais à un groupe secret et humain. L'invasion du motif de la société secrète est en effet symptomatique d'un changement dans la pensée de l'Histoire, changement dont Reinhardt Koselleck, dans son ouvrage *Le Futur passé*, fait une spécificité des Temps modernes. Le concept de progrès continu révèle à l'homme le « caractère disponible de l'Histoire¹⁵ », autrement dit qu'elle n'est pas arrêtée et subie comme un destin, mais ouverte, à faire, faisable. Le concept d'Histoire, résume Reinhardt Koselleck, devient à la fin du XVIII^e siècle un « concept d'action¹⁶ ». Pierre Leroux approchait lui-même de telles conclusions lorsqu'il écrivait que la doctrine du progrès avait donné aux hommes « une révélation toute nouvelle de leur existence, un sentiment nouveau de leur force, une appréciation nouvelle de leur destinée¹⁷ », et qu'il définissait l'idée comme créatrice de l'Être : « Éclairé par l'Idée, [l'Être] est le passé ; donc, s'il ne devient pas l'avenir, le voilà mort. L'Idée, en surgissant en lui, lui a montré un but qui n'est pas lui, qui est lui transformé, et par conséquent il se détermine vers ce but pour échapper à l'anéantissement¹⁸. »

George Sand a de toute évidence tiré les leçons de cette nouvelle conception de l'Histoire. Dans l'avant-propos du *Compagnon du Tour de France*¹⁹, elle présente sa théorie des sociétés secrètes, qui est moins une étude historique qu'une réflexion d'anthropologie politique. Elle y expose en effet les propriétés communes à toutes les sociétés secrètes, dans la diversité de leurs manifestations historiques, afin de saisir leur essence et de dégager une loi. Sa pensée peut être résumée de la manière suivante : « les hommes ont constamment essayé de constituer la vraie cité » (p. 42), c'est-à-dire une société d'égaux, dans la mesure où « qui dit cité dit association, et qui dit association dit égalité » (p. 42), seul principe qui peut réunir deux hommes, fonder le lien social. Or, en dépit de cet idéal égalitaire, les sociétés sont

14. Simone Vierne, *George Sand et la franc-maçonnerie*, Paris, Éditions maçonniques de France, 2011, p. 37.

15. Reinhardt Koselleck, *Le Futur passé : contribution à la sémantique des temps historiques*, Jochen et Marie-Claire Hoock trad., Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2000, p. 233.

16. *Ibid.*, p. 237. Un pas décisif dans la prise de conscience de la faisabilité de l'histoire est notamment accompli lorsque « l'aptitude à faire des pronostics à long terme » est transformée en « maximes d'action politiques puisant leur légitimation dans l'histoire », *ibid.*, p. 239.

17. *Œuvres de Pierre Leroux, op. cit.*, p. 20.

18. *Ibid.*, p. 224.

19. George Sand, *Le Compagnon du Tour de France*, éd. Jean-Louis Cabanès, Paris, Le Livre de Poche, « Classiques », 2004. Toutes les références au roman sont tirées de cette édition et seront indiquées directement dans le texte.

toujours devenues inégalitaires dans les faits : elles se sont érigées en « castes²⁰ » oppressives d'une partie de l'humanité au profit d'une autre. Dans de telles conditions, « l'égalité a dû nécessairement chercher l'ombre et le mystère pour travailler à son œuvre divine » (p. 39). Pour George Sand, les sociétés secrètes sont donc le « résultat nécessaire de l'imperfection de la société générale » (p. 41) et en se substituant à celle-ci, elles la perfectionnent. Elles ont ainsi, selon la formule de Jean-Louis Cabanès, une « fonction réparatrice invisible²¹ ». La métaphore organique qu'emploie la romancière rend bien compte du progrès dont les sociétés secrètes sont l'agent : la société officielle est un « cadavre » (p. 40) au sein duquel les sociétés secrètes « s'agit[nt] et vi[vent] » (p. 40) ; « principe de mort aujourd'hui pour la société générale, [elles seront] demain principe de vie pour cette même société » (p. 40). Ce processus de fermentation, qui transforme de l'intérieur et imperceptiblement la société tout en la continuant, c'est l'action historique du progrès. George Sand s'écarte ici de la pensée de Pierre Leroux, selon lequel c'est l'être collectif Humanité qui accomplit le progrès : elle distingue pour sa part au sein de l'Humanité une avant-garde qui l'aide à aller de l'avant, qui en pressant l'avènement du futur, suscite l'Histoire et l'accélère.

La romancière précise qu'aussi longtemps que la société officielle sera inégalitaire, elle produira des sociétés secrètes. Le processus est donc ouvert sans être illimité. L'infinité qu'implique la loi imaginée par George Sand a en effet pour terme, comme chez Pierre Leroux, la réalisation de l'égalité : « C'est à l'avenir de réaliser l'œuvre qui a germé si longtemps dans l'humanité et qui fermente si énergiquement dans son sein aujourd'hui » (p. 42), car c'est à lui qu'il appartient de créer la religion nouvelle « autour [de laquelle] viendront s'asseoir les familles de la cité future » (p. 43). Une réalité historique est ainsi donnée au rêve de société sans classe, mais celle-ci est située dans un avenir indéterminé, proprement idéal. On a souvent reproché à Pierre Leroux et à George Sand une grande naïveté dans leur idéalisme : je crois qu'il faut moins considérer la fin qu'ils proposent à l'Histoire comme un point d'aboutissement que comme un but qui doit régner dans les âmes, comme une maxime qui doit susciter et guider l'action. Pour résumer, l'égalité est non seulement l'idéal sur lequel la réalité doit se modeler, mais c'est le mouvement même qui transcende cette réalité, la pousse à se dépasser en étant supérieure à elle-même. Si un schéma eschatologique est conservé – la réalisation de l'égalité coïncide avec l'avènement du royaume de Dieu sur terre, prophétisé par le Christ –, c'est à mon avis pour ses vertus pédagogiques, car il se sait

20. Le mot « caste » est rarement employé par George Sand. Il fait partie du vocabulaire de Pierre Leroux, pour lequel il est l'expression de la division : « Ce mot exprime la séparation, la division d'un peuple en plusieurs peuples, ou, en généralisant, la division de l'espèce humaine en plusieurs parties, ou plusieurs espèces », *De l'Égalité, op. cit.*, p. 261.

21. *Le Compagnon du Tour de France, op. cit.*, p. 40.

fiction, vaste parabole, forme que doit revêtir l'idée, à ce stade de l'Humanité, pour être communiquée.

Faire des sociétés secrètes autant d'étapes dans la marche du progrès, c'est légitimer leur existence et leur action dans le cours général de l'Histoire, d'ailleurs nommé de façon révélatrice « plan providentiel » (p. 43). En confondant leur action avec la raison historique, George Sand les légitime aussi du point de vue politique²². D'où l'idée que les sociétés secrètes, réprimées de tout temps, sont des martyres persécutées pour leur foi en l'égalité. Du martyr à l'anathème, il n'y a qu'un pas que la romancière franchit pour fusionner les sociétés secrètes et la tradition hérétique : « toute dissidence d'opinions, soit dans la foi, soit dans la politique, a dû se manifester en société secrète » (p. 43). Toutes deux contestent les autorités en place au nom d'une même vérité occultée, toutes deux sont protestation d'égalité.

De la théorie aux romans

Qu'en est-il de ce modèle théorique dans les romans ? Évidemment, ce dernier n'a pas valeur de programme romanesque : ni le *Compagnon du Tour de France*, ni *La Comtesse de Rudolstadt* n'en constituent une traduction littérale, qui aurait fait verser l'écriture dans le roman à thèse. Le motif romanesque permet à George Sand, plus que d'incarner une vision optimiste de l'Histoire, d'approfondir sa réflexion sur les agents et les modalités du progrès en posant de nouvelles questions : de quels individus, du point de vue socio-politique, se composent les sociétés secrètes ? Comment s'accomplit la substitution des sociétés secrètes à la société officielle ? La sainteté de l'idéal légitime-t-elle tous les moyens de le réaliser ? Quelles formes prendront le gouvernement et la société de la cité future ?

Avant de traiter ces questions, je résumerai rapidement les deux romans en me centrant sur les sociétés secrètes. L'intrigue du *Compagnon du Tour de France* se déroule dans la France de 1823 et trouve pour arrière-plan l'échec récent de complots carbonaristes. Elle est concomitante de la victoire de l'armée française envoyée par Louis XVIII en Espagne afin de restaurer l'absolutisme de Ferdinand VII. La victoire des forces réactionnaires en France et en Espagne inscrit le roman dans une crise de l'Histoire, puisque celle-ci semble aller en arrière, mettant en doute l'idée d'un progrès continu. Ce pessimisme historique est conforté par la situation du Compagnonnage, déchiré par des guerres fratricides. Dans ces temps troubles, Pierre Huguenin, jeune compagnon menuisier, cherche le moyen de réaliser le rêve d'égalité dont il a eu la révélation. Après avoir échoué à réconcilier les sociétés

22. Reinhardt Koselleck rappelle que le caractère faisable de l'histoire a été utilisé, par des activistes politiques notamment, comme un « instrument d'autojustification » et un « amplificateur idéologique susceptible de toucher et de rallier les autres », *Le Futur passé, op. cit.*, p. 240.

compagnonniques, il est approché par la Charbonnerie qui cherche des alliés parmi le peuple. L'intrigue de la *Comtesse de Rudolstadt*²³, suite des aventures de Consuelo, se déroule dans la Prusse de Frédéric le Grand au milieu du XVIII^e siècle. Le roman raconte les étapes de l'initiation de Consuelo, âme des plus pures, aux mystères d'une société secrète inventée par George Sand, les Invisibles. Celle-ci a pour mission de combattre la tyrannie des gouvernants et de réformer l'immoralité des lois qui régissent les sociétés en Europe. La révélation de la doctrine constitue une grande part du roman, qui ne met en scène ni l'action réformatrice ni les combats des conspirateurs. Vaincus et dispersés à la fin du récit, les Invisibles sont aussitôt relayés par une nouvelle société secrète, que le narrateur identifie explicitement comme les Illuminés de Bavière : la succession des défenseurs de l'Idéal, qui assure par ailleurs la transition entre univers fictif et réalité historique, et la fin ouverte du roman, entièrement tendu vers la Révolution française (prophétisée par Albert de Rudolstadt) attestent qu'en dépit des défaites, l'Histoire est en marche.

L'étude du motif des sociétés secrètes dans ces romans montre qu'il obéit de façon sous-jacente à une opposition entre deux types de conspiration. D'une part, la conspiration au sens étroit du terme, qui fixe aux sociétés secrètes un but éphémère strictement dépendant de la situation contemporaine ; ces associations ont une durée passagère. D'autre part, la conspiration dans un sens élargi, qui fixe aux sociétés secrètes un but impérissable, qui ne dépend pas du présent mais du futur, autrement dit un idéal ; ces associations ont une plus longue persistance. Les premières sont disqualifiées au profit des secondes. Dans le *Compagnon du tour de France*, cette opposition se manifeste à travers la Charbonnerie et le Compagnonnage. La Charbonnerie a pour but un changement rapide de régime politique. Que les courants qui la composent divergent sur le type de gouvernement à mettre en place n'a pas véritablement d'importance : tous ne font, selon la formule de George Sand²⁴, qu'« arrange[r] le présent » au lieu de « prépare[r] l'avenir ». La Charbonnerie est en effet assimilable au type de l'« homme fort » que définit la romancière dans un article quasi contemporain de la publication du *Compagnon du Tour de France*, « Quelques réflexions sur Jean-Jacques Rousseau ». Les hommes forts, « attachés au temps présent », « habiles à gouverner la marche des événements », sont des « hommes d'action » : dans la marche du progrès, ils « déblaient le chemin²⁵ ». Ces derniers s'opposent aux « grands hommes », « hommes de méditations » qui, les yeux rivés sur l'avenir, « tracent des plans, projettent des lignes au loin, et jettent des ponts sur l'abîme de l'inconnu »,

23. George Sand, *La Comtesse de Rudolstadt*, éd. Léon Cellier et Léon Guichard, rééd. Pierre Laforgue, Saint-Amand, Gallimard, « Folio Classique », 2004. Toutes les références au roman sont tirées de cette édition et seront indiquées directement dans le texte.

24. George Sand, « Quelques réflexions sur Jean-Jacques Rousseau », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1841, dans George Sand, *George Sand critique, 1833-1876*, dir. Christine Planté, Tusson, du Lérot, 2007, p. 154.

25. *Ibid.*, p. 153. Toutes les citations de cet article sont extraites de cette même page.

éclairant l'humanité sur le chemin à suivre. Dans les termes proposés par l'appel à communication du congrès, on pourrait dire que l'horizon des carbonari se limite à *l'avenir*, « futur concrètement pensable et en prise sur les débats contemporains », au lieu de se confondre avec le *futur*, « plus lointain et décroché de toute temporalité ». L'idéal fait défaut à la Charbonnerie, ce qui empêche son action d'être vraiment organisatrice. Celle-ci ne compte agir que sur la forme de la société, alors que c'est son esprit qu'il s'agit de rénover : avant d'imposer la République, il faut convertir les hommes à ses valeurs, sans quoi elle restera à l'état d'une virtualité sans réalisation et ne connaîtra qu'une existence éphémère. Le roman montre que cette société secrète, essentiellement bourgeoise, ne croit pas véritablement en l'égalité et considère le peuple seulement comme un moyen de parvenir au pouvoir²⁶. L'idéal, en revanche, avait originellement présidé à l'association des compagnons, dont « la grande, sinon l'unique doctrine [...] est celle du principe même d'association » (p. 45), autrement dit d'égalité. Mais le fanatisme et l'esprit de corps auxquels ont conduit une tradition mal comprise et la lutte croissante des intérêts économiques l'ont fait se perdre. C'est pourquoi Pierre Huguenin souhaite réformer le Compagnonnage : le prêche qu'il adresse à ses frères les rappelle à la vérité occultée de leur propre tradition, dont ils ont gardé les formes (gestes et paroles symboliques) sans plus en comprendre l'esprit. George Sand mêle l'hérésie à la dimension mystique du Compagnonnage, identifiant la meilleure compréhension des mystères qu'à Pierre Huguenin aux discours de diverses sectes frappées d'anathème²⁷. Alors que « le mythe est pris à la lettre par les ouvriers » (p. 157), Pierre reconnaît dans la légende compagnonnique du meurtre d'Hiram « une fiction qui n'est pas sans poésie » (p. 157) et en livre le sens profond : un idéal de fraternité, de solidarité et d'égalité unit tous les compagnons, dont la division en différents devoirs doit être rapportée à leur mission, « parcourir le monde par différents chemins, afin de porter sur plusieurs points à la fois la lumière et le bienfait de l'industrie » (p. 188) ; tous les compagnons sont donc frères. Sa compréhension supérieure de la tradition compagnonnique fait du « prolétaire philosophe » Pierre Huguenin (p. 213) un double de l'ouvrier typographe philosophe Pierre Leroux, qui pour sa part a révélé « la vraie définition de la religion » en dégageant sous les symboles « le sens, la suite et l'enchaînement

26. Jean-Louis Cabanès étudie la duplicité des *carbonari*, que la romancière met en scène à travers des saynètes théâtrales et une tonalité comique ou ironique. Voir Jean-Louis Cabanès, « La comédie du libéralisme dans *Le Compagnon du Tour de France* », dans *Le Compagnon du Tour de France de George Sand*, dir. Martine Watrelot et Michèle Hecquet, Villeneuve d'Ascq, Université Charles de Gaulle-Lille 3, « Travaux et recherches », 2009, p. 31-40.

27. Selon le narrateur, qui disserte longuement sur les origines du Compagnonnage dans le chapitre 10, entièrement digressif, l'association ouvrière trouve une origine hérétique en lien étroit avec la « doctrine de l'Évangile éternel » (p. 158). Il n'est donc pas innocent que Pierre Huguenin soit membre des Gavots : ces derniers ont reconnu la liberté religieuse lors de la Réforme (contrairement aux Dévorants) et auraient conservé en cela une plus grande fidélité à leurs origines (dont le dogme catholique s'est éloigné).

du mosaïsme et du christianisme », comme l'indique le sous-titre de *De l'Humanité*. Comme Pierre Leroux, l'« apôtre prolétaire » (p. 381) prêche une religion nouvelle, la religion de l'avenir. Toutefois, la vérité divine n'est encore chez l'ouvrier qu'un pressentiment, et la philosophie de Pierre Leroux ne s'énonce que sous la forme d'intuitions timides et de rêveries. Pierre Huguenin apparaît ainsi comme un « homme de la société future » (p. 554), un homme de méditation dont l'intuition de l'idéal et les rêves utopiques viennent offrir à l'Histoire, contre le pragmatisme politique et économique des uns et des autres, une fin plus généreuse.

Dans *La Comtesse de Rudolstadt*, les deux conceptions de la conspiration n'aboutissent pas à l'opposition d'associations différentes, mais à une différence d'initiation au sein d'une même société secrète. George Sand fait du Conseil suprême des Invisibles le maître d'un vaste réseau de sociétés secrètes, à l'insu des unes et des autres. Cette petite élite travaille à l'avènement du règne terrestre de l'Égalité en prêchant une religion nouvelle fondée sur « la formule mystérieuse et profonde » (p. 371) *Liberté, Égalité, Fraternité*²⁸. Le plus haut degré rassemble des âmes pures, qui ont compris l'idéal évangélique et se sont vues révéler pour cela le but ultime de l'organisation, tandis que les moindres degrés rassemblent tous les autres, dont plusieurs des puissants de ce monde, Frédéric le Grand ou sa sœur Amélie de Prusse par exemple. Avec ces derniers, il est nécessaire de s'entourer de symboles et de détours, et de limiter l'étendue de la révélation dont la générosité pourrait les effrayer. D'où les divers grades, degrés de science et rites initiatiques, davantage destinés à satisfaire les egos et à amuser les curiosités qu'à éclairer les esprits. Ces adeptes secondaires servent à favoriser l'action de ceux qui sont véritablement initiés, de sorte que « le vice et la vertu travaillent au même œuvre de destruction, sans que le mal comprenne son association avec le bien » (p. 373).

Si l'on en revient aux deux types d'hommes qu'oppose George Sand du point de vue de l'accomplissement du progrès, il apparaît que le Conseil suprême des Invisibles, dont l'action aspire à transformer l'humanité par l'idéal (*Liberté, Égalité, Fraternité*) en vue de le réaliser dans un futur plus ou moins lointain, compte des hommes de méditation, tandis que les degrés inférieurs de cette vaste société secrète réunissent des hommes d'action, ou du moins des hommes dont la vue trop étroite les limite au présent. L'initiateur des Invisibles explique ainsi à Consuelo : « Toute notre science organisatrice consiste à ne choisir les *constructeurs* que parmi des esprits supérieurs aux disputes d'école, chez qui la passion de la vérité, la soif de la justice et l'instinct du beau moral l'emportent » (p. 367). Comme dans *Le Compagnon du Tour de France*, et de manière plus nette encore, la religion de l'avenir est en lien étroit avec l'hérésie : « Nous sommes les héritiers des Johannites d'autrefois, les

28. Simone Vierne met au jour dans *George Sand et la franc-maçonnerie* les liens entre la franc-maçonnerie et la société secrète des Invisibles.

continuateurs ignorés, mystérieux et persévérants de Wickleff, de Jean Huss et de Luther » (p. 364), affirme le chef des Invisibles. La doctrine des Invisibles repose en effet sur une version primitive du christianisme, qui s'est perpétuée mystérieusement à travers les âges sous forme d'hérésies et de sectes, tels les Hussites dans le roman. Elle consiste principalement en une relecture de l'évangile selon Jean, proche de la philosophie de Pierre Leroux à laquelle elle est d'ailleurs largement assimilable, sans toutefois s'y réduire.

Il est important de remarquer que la forme de la cité future n'est représentée ou énoncée dans aucun des romans. George Sand est profondément convaincue que c'est du peuple converti à la religion de l'avenir que sortiront les institutions nouvelles, dans un processus au cours duquel les hommes et la société se perfectionneront mutuellement. Ainsi, le type de gouvernement, l'organisation de la famille, de la patrie, ou de la propriété ne peuvent être formulés d'avance, mais seulement devinés peu à peu. C'est pour cette raison que les romans sandiens n'offrent pas de modèles prescriptifs ou d'utopies à la manière de l'Icarie d'Étienne Cabet, des phalanstères de Charles Fourier ou des fictions d'Eugène Sue, qui se plaît à décrire en détail des organisations idéales, telle la ferme de Bouqueval dans *Les Mystères de Paris*. Il n'y a d'utopie chez George Sand qu'à l'état de foi, de croyance en une réalisation possible de l'idéal.

L'opposition entre deux types de conspirations implique par ailleurs des modes d'action différenciés, ce qui est directement théorisé dans *La Comtesse de Rudolstadt* : l'un « tout matériel » et violent, « miner et faire crouler l'ancien monde par la critique » (p. 368), l'autre « tout spirituel » et pacifique, « édifier la religion de l'avenir » (p. 368). Mieux conspirer, c'est laisser du temps au temps, la foi dans le progrès donnant patience pour le présent et confiance en l'avenir. Ainsi, sa foi dans le principe d'égalité permet à Pierre Huguenin, dans un monde où elle n'est pas encore applicable en fait, d'échapper au pessimisme historique. De ce point de vue, la fin ouverte du roman, qui laisse en suspens le mariage entre l'artisan Pierre Huguenin et l'aristocrate Yseult de Villepreux, exprime une conception optimiste de l'Histoire : cette union, symbole d'une société sans classes, est différée dans un temps plus ou moins lointain, mais certain. L'action violente appartient à un passé révolu : les Invisibles déclarent que par rapport à l'époque des guerres de religion, « le combat a changé de terrain, et les armes de nature » (p. 364) : « nos moyens [...] ne sont plus l'appel à la révolte matérielle, et la prédication sanglante de la croix et du glaive. Notre guerre est tout intellectuelle comme notre mission. Nous nous adressons à l'esprit. Nous agissons par l'esprit » (p. 365). La disqualification du carbonarisme, dans *Le Compagnon du Tour de France*, et la condamnation des guerres compagnonniques argumentent dans un même sens pacifique. C'est que l'idéal évangélique est peu compatible avec la violence insurrectionnelle. Des métaphores organiques viennent rappeler que

ce sont les idées nouvelles qui, parce qu'elles contiennent en germe le futur, transforment la société : « Des communications mystérieuses apportent le grain dans l'aire à mesure qu'il mûrit, et le sèment dans le champ de l'humanité à mesure que nous le détachons de l'épi » (p. 368), explique l'initiateur des Invisibles à Consuelo, avant de l'inviter à s'associer à ce « travail souterrain » (p. 368). Dans *Le Compagnon du Tour de France*, l'image du grain semé accompagne plus spécifiquement la conversion du compagnon Amaury à la religion de l'égalité prêchée par Pierre Huguenin : « J'ai ouvert les yeux [...]. Les paroles que tu viens de dire devant l'assemblée sont tombées dans mon cœur, comme le bon grain dans le sillon fertile » (p. 196). Cette résurgence de la parabole du semeur, si elle conforte l'identification de l'apôtre prolétaire au Christ et fait de lui l'annonciateur d'une religion et d'une société nouvelles, montre aussi combien la question sociale, dans la première moitié du XIX^e siècle, est une question religieuse. Albert de Rudolstadt saura cependant reconnaître, à la veille de la Révolution française (c'est-à-dire à la fin du roman) la nécessité de la violence : « Je ne crois pas le temps présent fait pour organiser : il y a trop à détruire. [...] Le temps de la dissolution approche, ou plutôt, il est déjà venu » (p. 565-566). Mais c'est seulement parce que la cité officielle, minée par le travail de sape des Invisibles et de leurs successeurs, est alors plus morte que vive, en d'autres termes, que l'idée est alors comme *déjà* réalisée : dans ces conditions, l'action est à la fois destructrice et organisatrice.

Conclusion

Cette réflexion sur les sociétés secrètes et les modalités d'accomplissement du progrès est particulièrement d'actualité au début des années 1840, où elle conduit à la scission croissante des républicains et des socialistes²⁹. L'échec de l'insurrection du 12 mai 1839, au moyen de laquelle la Société des Saisons espérait renverser la monarchie de Louis-Philippe et instaurer une République sociale, force plus que jamais à constater la coupure entre la minorité très politisée des sociétés secrètes et les masses populaires qu'elle n'a pas réussi à mobiliser. Si la croyance en une histoire ouverte et un futur meilleur est commune à ces deux courants progressistes, le rythme, la direction et la stratégie à suivre les séparent. Ce qu'enseigne George Sand, c'est que bien que l'Histoire soit disponible et à faire, elle possède toutefois un rythme propre sur lequel il est sage de régler son pas.

29. Voir sur ce point « Les conspirations ouvrières : sujet de discorde entre socialistes et républicains », dans Jean-Noël Tardy, *L'Âge des ombres : complots, conspirations et sociétés secrètes au XIX^e siècle*, op. cit., p. 303-310.